

La bénédiction d'Alké

Laureline André

3ème prix régional ex æquo

Eléonore sourit à la brise nocturne. La pleine lune brillait haut dans le ciel. Le camp était silencieux. La jeune femme se tenait à l'entrée de sa tente, ses cheveux bruns tombaient jusqu'à sa poitrine et bougeaient doucement au vent printanier. Ses yeux verts étaient perdus dans le vide. La campagne s'arrêtait bientôt et sa vie d'épée aussi. Dans un mois, elle se marierait, vêtue d'une robe blanche, les cheveux étriqués par une coiffure complexe, sa main accueillerait la chaîne qui la priverait de la liberté. Son cœur se serra. Le Duc de Lapis avait accepté de prendre une simple enfant de Comte comme épouse. Ses parents avaient fêté la nouvelle. Le comté d'Erynthe était sur une terre infertile, baignée par le sang des combats incessants. Leur frontière avec les barbares avait fait de ces terres une force militaire. Mais pour faire la guerre, l'argent était nécessaire. Le duché voisin, protégé par le comté, avait pris la fille de ce dernier en promettant or et hommes.

Eléonore ferma les paupières pour retenir ses larmes.

Son frère, l'héritier, lui avait promis le plus beau des mariages. Seule son unité n'avait rien dit. Lors de l'annonce, l'atmosphère des dortoirs avait été chargée de colère et d'impuissance. Eléonore les avait remerciés, avant de leur rappeler qu'ils avaient encore une mission à diriger ensemble. Parmi ses hommes, elle se sentait en sécurité.

Christine interrompit les pensées de sa maîtresse en la suppliant de retourner se coucher. La journée de demain serait longue. Eléonore soupira mais obtempéra. La tente dressée, il y a un mois, était noire dans la nuit, mais la jeune femme savait parfaitement à quoi elle ressemblait. Verte pour se fondre dans la végétation, une armoire argentée à l'entrée représentant une tête de lion aux babines tachées du sang de l'ours dont la tête pendait lamentablement entre les crocs du félin. Elle repoussa les battants en toile et entra dans la pièce qui accueillait une table où elle et ses adjoints se réunissaient pour planifier leurs attaques. Au fond, à gauche, un lit simple se tenait, prêt à recevoir son corps fatigué. La paille rugueuse dont était fourrée le matelas était si familière que Eléonore sombra dans le sommeil sans arrière-pensée.

La corne de brume la réveilla à l'aube. Elle sauta du lit et enfila son armure avant de sortir rejoindre ses troupes. L'ennemi attaquait mais le camp était calme. Tous, ici, étaient rodés par des années de combat. Son adjoint, Arlan, la rejoignit et lui donna les observations faites par le guetteur. Les barbares cherchaient à les prendre de court. C'était sans compter qu'ils étaient face à la meilleure unité du comté et même des pays frontaliers. Eléonore fit un signe à ses chevaliers.

- A cheval ! Cinquante contre trente, si vous avez peur, déguerpez.

Des rires accompagnèrent sa déclaration. Aucun ne partirait. Sa voix portait dans tout le campement, calme et déterminée, elle ne laissait de place à aucun doute. Elle monta sur son hongre, préparé par son écuyer, et sans s'arrêter, donna ses ordres. La jeune femme enfila son heaume, tout en vérifiant si ses hommes étaient prêts. Pas de temps à perdre, l'unité se lança au galop dans la forêt. En tête, Eléonore donna son signal par un simple geste et l'unité se dispersa. L'ennemi était réparti sur trois cents mètres, vingt chevaliers à l'arrière, vingt fantassins et dix archers. Les troupes d'Eléonore les encercleraient sans peine. Sa monture piétina d'excitation alors qu'ils attendaient le signal que les archers avaient été éliminés. Furi était aussi noir qu'une nuit sans lune, avec quinze années sur les champs de bataille, il partirait à la retraite le même jour où sa maîtresse rangerait son épée.

Un hurlement... Ce n'était pas le signal. Tous les soldats se tendirent. Eléonore leur fit signe de ne pas bouger. L'élimination des archers aurait dû être silencieuse. D'autres hurlements s'en suivirent, certains guerriers d'autre de douleur. La jeune femme descendit de sa monture et chercha à sentir les vibrations des troupes ennemies. En effet, elles s'éloignaient. Ils avaient été pris à revers. Ses hommes étaient en danger. Elle remonta, inspira et hurla en chargeant pour galvaniser ses troupes. Jamais les barbares n'avaient agi comme cela. Personne ne devait perdre son sang froid ou ils risquaient de perdre. Elle pourfendit les derniers fantassins qui les attendaient. Le sang gicla sur Furi qui augmenta encore l'allure. Eléonore se devait de protéger ses hommes avant tout. Les insectes seraient maîtrisés par ceux qui la suivaient. Elle transperça un chevalier qui s'attaquait à un soldat tombé de sa monture. Immédiatement, les autres se tournèrent vers elle prêts à l'affronter. La règle était simple : tuer la lionne. Mais la tâche était complexe.

Eléonore avait appris à tenir une épée à l'âge de cinq ans. Comme tout habitant d'Erynthé, elle devait pouvoir se défendre. Ce qui n'était pas prévu était son talent. A dix ans, elle parcourait déjà les champs de bataille. Deux années plus tard, on lui confia une unité d'élite. Sans aucune perte depuis qu'elle avait pris le commandement, elle était stratège de génie. Si bien qu'à quinze ans, elle fut envoyée pour la conquête d'un territoire. Le roi l'avait honoré de la médaille d'honneur pour sa victoire. Cinq ans loin de ses terres et elle les avait retrouvées avec la frontière en danger. En six mois, elle avait réglé le problème. Ce fut à ce moment-là qu'elle apprit la nouvelle de son engagement. Dans un jour, elle rentrait pour se préparer.

A cette pensée, la rage la submergea. Elle fit tournoyer son épée et l'abattit sans pitié sur un ennemi. Ses muscles bougeaient machinalement, sa monture se déplaçait exactement comme elle le voulait, sa respiration était calme, l'armure n'était pas étouffante, c'était dans ces moments qu'elle se sentait à sa place. La bataille fut finie rapidement. Elle ordonna l'évacuation des blessés et le retour au campement. Elle retira son casque et inspira profondément. L'odeur du sang envahit ses narines, les effluves de la forêt avaient totalement disparu. L'herbe était jonchée de rouge alors que les corps continuaient de se vider. La chevaleresse se détourna de son dernier champ de bataille.

De retour au camp, Christine accourut. Elle houspilla sa maîtresse pour s'être salie ainsi. En effet, son armure était couverte de sang. Alors qu'elles retournaient dans la tente de commandement, sa servante lui murmura à l'oreille : « Ils arrivent aujourd'hui » Eléonore grimaça. Les troupes de remplacement ne tarderaient pas.

Avec un jour d'avance, sa sentence arrivait à grand pas.

L'après-midi même la jeune femme et ses hommes furent relevés. Il était temps de partir. Le retour se déroula dans un silence mortuaire. La procession avançait à pas régulier dans la forêt, espérant un miracle qui ne vint pas.

Le mois précédent son mariage fut long et difficile. Sa mère avait soudainement décidé que sa fille devait devenir une noble digne de ce nom. Elle dut suivre des cours pour remplir ses devoirs matrimoniaux pour remplir son rôle de duchesse et celui de femme. Encombrée à longueur de journée par des robes volumineuses, sa liberté lui fut retirée plus tôt que prévu. La jeune femme n'avait plus l'énergie d'aller aux écuries. Régime, corset, coups. Elle devait être plus féminine, plus mince, plus jeune, plus belle... La nuit, elle essayait de se souvenir des raisons de son accord. Contrairement aux apparences, Eléonore avait donné son consentement. En combattant à la frontière, la guerrière avait su que ses terres mourraient sans une aide extérieure. Lorsqu'elle ne pourrait plus combattre, si elle était blessée, les habitants seraient de nouveau en danger. En s'alliant avec le Duc, elle pourrait protéger les siens. Elle avait grandi parmi eux, elle, fille de noble. Ses parents, désintéressés par cette fillette qui ne leur apporterait rien, l'avaient laissé vivre comme elle l'avait voulu. Plus que le Comte, la Comtesse et l'héritier, la jeune femme se devait de prendre soin de cette grande famille qu'elle s'était construite.

Le grand jour arriva sans attendre. La cérémonie aurait lieu au duché à deux jours en carrosse. Ses hommes l'attendaient, les larmes aux yeux. Ses frères la saluèrent dans la plus grande dignité alors que son propre sang n'était même pas venu. Elle sourit, se sentant ridicule dans cette tenue de poupée. Christine se tenait derrière elle, cachant ses larmes avec son mouchoir.

- Que Séléne protège vos nuits, qu'Hélios rayonne sur vos familles et que Niké assure vos combats. Mes frères, trouvons-nous au royaume d'Hadès.

Ces grands guerriers essuyaient leurs larmes comme des enfants. Eléonore soupira en souriant. Ils lui manqueraient tant. Elle fit claquer ses escarpins l'un contre l'autre. Sa voix de générale tonna dans la cour.

- Garde à vous !

Tous se redressèrent comme un seul homme.

- Enfants de Phobos, semez la peur dans le cœur de vos ennemies ! Mangeurs d'ours, affutez vos dents, le sang vous attend.

- Panthère d'argent, affute tes dents et fait couler le sang !

Elle se détourna et monta dans le carrosse sans hésitation, son cœur galvanisé par ses soldats.

Durant le trajet, elle se mit à penser à son futur époux. Le Duc n'assistait à aucun évènement public mais ses terres étaient prospères et son peuple heureux. Il devait être un bon homme. Il avait même accepté une épouse de vingt ans, un âge bien avancé pour se marier. L'âge de l'homme lui était inconnu mais s'il prenait soin de ses sujets, cela suffisait à la jeune femme. Pour elle, il était de la responsabilité d'un noble de s'occuper au mieux des paysans.

Elle fut accueillie en grande pompe par le duché. Femmes et enfants jetaient des pétales sur le carrosse de la future mariée. Pas le temps de souffler que les chevaux s'arrêtaient déjà devant le temple d'Héra. Elle descendit seule et traversa en silence l'allée d'honneur. Son voile bloquait sa vision mais tous ses sens étaient en alerte, repérant le moindre bruissement de tissu. Lorsqu'elle arriva près de l'autel, une main fine et élégante l'aida à monter les quelques marches. Le prêtre recita son texte et présenta les anneaux. L'homme souleva doucement le voile et elle rencontra pour la première fois, la personne qui serait à ses côtés jusqu'à sa mort : Arthur De Lapis. Un jeune homme fin au sourire chaleureux aux yeux saphir et aux cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules. Ils devaient avoir le même âge et elle lui rendit son sourire. Le regard d'Arthur se détourna d'elle et Eléonore put ressentir son malaise. Une fois, la cérémonie terminée, un homme plus mature s'approcha de Sa Grâce et lui tendit une canne. Le Duc la saisit et lui offra son bras, tout en gardant le regard baissé. La jeune femme sourit de plus belle et se retint de rire. Les hommes étaient tous les mêmes, enfants éternels. De sa main calleuse d'épéiste, elle saisit le menton délicat du Duc et l'embrassa. Ils étaient les opposés, femme forte aux allures d'homme et l'homme fragile à la pudeur d'une femme. Elle l'aima à l'instant où le regard d'agneau du Duc la dévisagea, le visage rouge devant l'audace de la jeune femme. Elle posa sa main sur le bras de son époux et l'entraîna dans l'allée. Parfaitement habituée à prendre soin des soldats blessés, elle s'accommoda à la démarche clopinante.

Vingt années de prospérité se déroulèrent sous la gouverne du couple. Eléonore avait pu parcourir les champs de bataille pendant encore dix années aux côtés de ses frères d'armes. Arthur s'occupait de l'administration des terres. Le duché était un havre de paix, protégé par la Panthère argentée et l'Aigle azur. Le peuple acclamait cette union à chaque évènement et mille légendes furent colportés dans le continent. Eléonore ne se lassait des batailles et développa une force militaire si grande que même le Roi réfléchirait avant d'attaquer le duché. Dans cette paix, un héritier était né. Ce fut à ses quinze ans qu'Eléonore se décida à rentrer chez elle. Cette famille qu'elle avait construite, accueillit la nouvelle avec enthousiasme.

Mais la paix n'est pas immuable, c'est une guerre continue, sans repos, qu'un grain de sable peut détruire. Alors qu'Eléonore se baladait dans les jardins respirant l'air frais de la nuit, des flammes vinrent illuminer le ciel nocturne. Sans réfléchir, elle sonna l'alarme et partit avec ses hommes porter secours. Le feu ne fut maîtrisé qu'à l'aube. Un coursier accourut vers la Duchesse. Essoufflé, il bredouilla :

- Une intrusion... au château.

Le cœur de la femme manqua un battement et lança sa monture au galop. Sa famille était en danger. Quel euphémisme. Deux cadavres jonchaient le sol de la chambre. Eléonore tomba des nus et s'effondra. Elle se traîna jusqu'aux deux corps et les serra dans ses bras. Le hurlement qui envahit le château glaça ses occupants. Une nuit durant elle pleura. Quand elle ressortit de la pièce, les serviteurs attendaient effrayés. Un sourire calme sur les lèvres, elle ordonna une fouille attentive de la pièce et l'ouverture d'une enquête. Elle lança un dernier coup d'œil empli de tristesse derrière elle.

- ... et préparer leurs funérailles.

Eléonore se tenait sur son balcon. La pleine lune brillait haut dans le ciel. Dix années étaient passées depuis la tragédie. Aucune preuve n'avait été trouvée. La Duchesse n'avait pas attendu pour remplacer son mari. Elle trouva un héritier en un cousin éloigné. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait. Elle le soutint dans chaque conseil et chaque événement. Elle se retira après sept ans. Trois années plus tard, elle vaquait à ses occupations sans montrer une once de faiblesse. Le conseil la faisait toujours quérir mais elle ne sortait plus de ses quartiers.

La brise nocturne la fit frissonner. Elle considéra avoir vécu une belle vie. Chaque épreuve, elle l'avait affrontée, sans se détourner, sans céder à la peur. Le sang qu'elle avait sur ses mains était, pour la guerrière, le prix à payer pour protéger les siens. Elle avait su tenir tête à ceux qui ne la voyait que comme femme. Cependant, la vie se faisait longue sans sa famille. Pourtant, elle savait que sa vie avait encore une utilité.

Elle se tourna vers la porte de sa chambre qui s'ouvrit sur un intrus. Eléonore sourit. Les portes des Enfers s'ouvraient enfin. Elle avait trouvé un dirigeant compétent et bon qui prendrait soin du duché. Mais pour régner, une figure plus puissante ne pouvait exister. L'épée la transperça, son protégé tenant la poignée la dévisageait, le visage marqué par l'incompréhension.

La déesse du courage pleura sa protégée sur laquelle elle veillait depuis l'enfance.

Anaïs referma la livre après avoir relu le dernier passage en boucle. Comment l'auteur pouvait-elle finir son livre ainsi ? Déçue de cette fin sombre et mystérieuse, elle laissa le livre sur son lit avec le sentiment que l'histoire était inachevée. Sur la couverture, l'ombre d'une guerrière sur son cheval, l'épée levée devant elle, se dessinait. Deux aigles volaient au-dessus d'elle, observateurs et protecteurs. En lettres argentées, on pouvait lire « La bénédiction d'Alké ».